

Christophe Hardy

Éloge tourné vers l'eau courante

Toujours elle
Tout le jour cette coulée de ce qui est gave ou fleuve ou ruisseau,
Que je devine battre, une veine près de moi !
Je l'entends !
Sans retenue dans son essor, son mouvement d'aile naissante
Prompte à couper comme les vents au passage,
Inlassable.

La lumière qui tournoyait dans l'orbe d'une vapeur
Voici qu'elle a quitté l'immensité qui fige, s'étire à quelque verdure,
Glisse griffée sur les feuilles (ongle, écaille, paupière)
Puis s'abaisse vers les branches, cède à la pente des rives, s'épand.

Confuse, à la fête, elle dépose l'offrande de ses fragments.

Rien, dans l'assemblée vouée à l'esquisse, longtemps ne s'affiche.
Un cortège s'improvise : lignes franches, surfaces rétives,
Segments qui palpitent, au clin d'œil agonisent.

La lumière joute avec le courant,
Passée au fil de l'eau part en morceaux
Car sous l'avancée, sous le vent, les reliefs l'attirent, la conduisent
Entre les deux bords d'une terre sujette à des tremblements
Comme les lèvres d'une bouche offerte à l'appétit des paroles.

Un chemin cependant se dessine
Fait de soulèvements, de gouffres minces, de failles esquivées,
Ornements, bonds, traits et ondulations :
Tout un monde éphémère et tenace
Où elle s'amasse autant qu'elle se dissout,
Cette lumière en fuite à laquelle je me rends.

(La demeure qui m'abrite est faite de murs exposant au sud leurs grandes fenêtres. Au matin, quand la lueur blanc jaune du jour descelle les volets de bois que la nuit soudait à l'entourage de pierre, j'ouvre les paupières, les battants, et tant de choses se portent à mes yeux qu'il me faut appuyer ferme le bras sur le rebord... De ces choses j'en choisis une que j'abandonne, que je reprends, puis une autre, même traitement, ainsi de suite sans d'autre règle que l'enthousiasme : j'imagine être celui qu'assiègent tant d'éléments disjoints parce qu'ils trouveront en lui un principe d'accord. Quelle illusion peut-être ! mais quel point de vue aussi, et me voici transporté jusqu'à ce que le gave, rivière un peu lointaine en contrebas, livre par dessus tout son murmure reconnu. Il m'isole, il m'accapare. Pour quel mobile ? Tandis que je cherche son cours, sa trace argentée, parmi des rideaux de feuillage qui masquent beaucoup, je m'interroge. Cherche-t-il à introduire un élément de discorde ? et désunir le monde tel qu'il m'avait saisi en cette circonstance matinale ?)

Sous le poids de ce que le jour fait choir, l'eau frémit : une peau.
Si je la tenais entre mes mains, la déplaçais, l'étalais, bonne pâte,
Se présenterait l'image alerte d'un fluide oiseau.

Qu'elle prenne donc son envolée de chair,
Qu'elle monte, dépouille, comme une mémoire !
Et hisse sa souffrance vive de bête, et noie soubresauts, rebonds
Dans la soie coupante des sables profonds !
Qu'elle s'ébatte à mon gré,
Verticale, source,
Forme noire, ramifiée.
C'est une matière d'encre ! Une matière de sang !
C'est une fière pluie qui assaillit le ciel à l'épuiser,
Et retombe, mais avide de dérober un peu de sa substance et de l'air
exploré.

Je parle ici de bouleverser l'ordre de la lumière.

Je me sens cogné
Il y a du battement autour et dans mon corps.
Le sang déroule son long savoir en mes veines :
À partir d'un décor bien campé
Depuis le plein calme s'épanouit mon allégeance
Pour un lieu de turbulences.
Car l'eau du gave rythme les flancs de toute chose
Prise, inerte ou mobile, du paysage vers son sillage.

L'eau me mène plus loin, dans l'heure, dans le jour.
Sans me révéler rien de son exubérance,
Elle est diversion perpétuelle et me jette au visage
Sa parure de soupçon, de surface.
Imparable, la tactique de ses replis !

Des plis, des plis encore, o mes complices, les enlacés,
Ils s'alignent en clairs défilés
Ils croisent, caracolent, bougent de tous leurs crins,
Écument ce fond de val, lancent leur encolure de vagues.

Le parcours de suées, de frissons me fascine.
Les plis ne font pas du gave une livrée fade,
Ne la tiennent pas en nappe comme tirée à quatre épingles
Aux herbes dressées de la rive.
Les plis filent, filent, façonnent cette forme
D'abord qui n'est qu'un ondolement,
Puis fixée d'un œil aguerri devient beauté de fraîche robe
D'allant obstiné autant qu'une danse.
Le désir naît à se la figurer, à mesure qu'elle talonne le pré,
Le frappe au côté, martèle, emportée dans la tournure de ses tresses,
Échevelée, s'apprête à s'effondrer de plusieurs pieds en terre.
Soumis, lui, le pré, tremble dans sa plus visible étendue
Entre l'ourlet des buissons et des haies –
Soumis puis immobile dans l'attente d'une déroute.

(Pour atteindre le gave, on suit un chemin qui relie deux hauteurs de terre : celle du haut pays est une succession colorée de champs, semée de maisons ; celle du pays des eaux est non pas marécageuse mais inondable de manière imprévisible et cyclique, lorsque le gave, pressé par l'afflux des pluies ou du dégel, sort de son lit et noyant les prés de pâture, prend les aises d'un lac. Le chemin, tracé en balcon pour sa plus grande portion, surplombe les prés avant de descendre, de filer droit en pente douce vers le cours d'eau. En contrebas du talus qui soutient le chemin, de grands arbres ont poussé, hêtres, chênes, frênes. L'un d'eux, un hêtre vigoureux, possède plusieurs branches maîtresses engagées presque à l'horizontale, à hauteur de poitrine pour le promeneur. Il suffit donc de tendre les bras, de tirer sur eux en poussant un peu les jambes, et me voici calé sur la branche. Je crois occuper une mâture de navire échoué dans la terre. Bientôt je me hisse vers le poste de vigie, au milieu des feuillages. La vue se porte alors sur un horizon où les sensations et les perceptions verticales prennent le dessus, de

sorte qu'elles agrandissent celui-ci et constamment le creusent. Le gave est bien là, plus bas, tout près, toujours en place. Il m'apparaît cependant comme né de la dernière pluie.)

Vu de haut, le cristal d'eau, matière à l'extrême précieuse et nue
Marque le paysage d'une entaille : une saignée
Blanche comme un os gratté de sa chair,
Ou c'est le signe extrait d'un désert.

À bout de branches, je crois saisir le fruit
D'un mouvement qu'on ne peut retenir.

Vaine à poser ici, la question de sa conduite
Lorsqu'entre des terres vertes, le jour
D'une coulée s'amasse
Et se jouant de l'entrave des feuillages, trace
Un itinéraire de vigueur.

Plus bas, je supposai tout un domaine sinueux.
J'y cédaï à l'entrain de la glaise, au vertige des herbes,
De l'humus, des racines.
C'était pour m'accabler la marée devinée des sèves,
Flux et reflux qui disloquaient,
Avec à l'échouage comme algues arrachées à la roche ou l'épave
Le déploiements des branches, la débandade des oiseaux,
L'envolée des grains, feuilles, pétales et pollens,
Les frondaisons courbées faisant barrage au désordre du vent.
Seule, un temps, me sauvait l'attente que le ciel ne s'affale.
Cela viendrait dans le bruit net du morceau de grand' toile qui faseye et qui
claque.

Hors de moi, sentinelle, l'âme écorcée,
Toute chose remuait de ravage,
Toute chose traînée dans la raide battue des rythmes sur la terre.
L'amas de l'univers sans relâche tendait sa peau de tambour frappé
Sur quoi toute chose était pétrie, lasse au long déroulement des rites, des
saisons.

Telles, l'hiver, hautes dans l'espace,
Coulées entre sol et brume comme entre deux éponges,
Il y avait irrésolues les masses d'arbres :
Une somme d'élancements

Une douleur brusque de branches.
Elles montaient à toute veine, concentrées noires ou verdâtres,
Puis le réseau des ramures d'abord dense, se désunit, disparaissait
Vers le haut, dans l'humidité, qui n'est ni eau ni terre mais grise et blanche,
Où s'absorbent la matière ainsi que la clarté du jour.

Tel aussi, au printemps, ce flottement d'ivresse
Quand l'emporte le modèle des bourgeons,
Quand les couleurs font irruption, criant de l'une à l'autre,
Que commence le spectacle des arbres qui s'étoffent,
Et du brouillon des feuilles en essaims figés lourds.
L'atmosphère, l'été venu, s'emplissait de débris.
Chaque élément précipité dans la chaleur et ses lueurs blanches,
Entre les plaques d'ombre gisait au sol, transpercé, ossement.
La verdure stupéfaite s'affadissait.
L'automne alors partout.
Son tonneau de bois sombre épandait ses bourrasques
Ses tours de feuilles cassant entre les doigts.
Le règne appartenait à la brutalité fauve, à la rouille embusquée.
Des pluies giflaient obliques.
À travers le tableau, ses teintes, ruisselait l'incendie.
La décomposition appliquait un masque terrible aux formes piétinées.
Ce qu'on voyait monter ?
Suints, vapeurs, ferments.
Et les odeurs saoulaient les narines, la bouche.

À l'écorce de l'arbre il faut que je m'adosse.
Et les yeux sont en quête : un trait,
Le sillon, la clarté d'une ligne...
Rien ne l'assèche, aucun gel ne la fige...
Voici qu'une ligne d'eau fouille l'espace,
Brise le cercle des saisons, des fatigues,
Bouleversante s'échappe.
Hourra pour son cristal !
Il taille à vif,
Il découpe les terres en deux portions belles !

Un paysage s'est ouvert,
Respire
Et ma bouche est mobile,
Et ma bouche s'agace,
Et désire s'abreuver au versant de ses morceaux tranchants
Non pour se meurtrir

Mais se nourrir quand bien même elle saignerait
Un peu, céderait quelques gouttes.

Un rouge intense s'inscrit dans le tracé même où fond, leste, la lumière.

La couleur panique le ciel d'eau, le banc de ses nuages.
Ample bientôt, le trouble soulève par vagues, saccades
Une débâcle d'images, de tumultes, d'échos.
Quel théâtre de verdure et de sang,
D'angles ombreux, d'arêtes vives,
Mais vaste aussi pour que la joie y prenne le large !

Le changement se fait à vue,
Je renoue avec la claire ligne d'eau.

O la rondeur des jours,
Qu'elle est de bon accueil
Pourvu qu'en un point elle se brise,
Et l'épaisseur des choses,
Quand elle est traversée !

(Sur l'autre rive, une forêt étire son bandeau vert foncé pris entre les prés qui couvrent l'eau, et le ciel posé sur le bord supérieur. Là-bas le promeneur s'enfonce dans des épaisseurs de mousses, de fougères, de branches et de feuilles mortes, il y débusque du gibier. La chaleur pèse sur les choses mais entre celles-ci, il y a une vibration comme sur un tableau. Quatre jeunes chevaux par leur galop dans le pré clôturé juste sous le bandeau des arbres, portent dans le paysage immobile quelques notes de mouvements. La forêt attire les rapaces en quête de nourritures. Je peux suivre leurs rondes très haut dans l'air. Un cri aigu m'a alerté. Tout le ciel est bleu pâle. Après plusieurs zigzags, mon regard finit par repérer deux traits, fins et noirs, qui bougent avec lenteur. Deux buses tournoient, ailes déployées : leur mouvement obstiné dessine de grandes courbes et j'imagine des pensées derrière mon front. Puis je les ai lâchées. J'avais atteint la rive. Au débouché du chemin, un édifice fait la jonction entre la terre et l'eau. Trois murs de pierres mal jointoyées, le ciment remplacé par de la végétation : voilà tout ce qui reste d'un lavoir. Aujourd'hui, le muret forme un banc. L'heure, sa chaleur font que je quitterai mes vêtements, les plierai et les poserai sur le rebord de pierre. L'eau, à portée de la main, m'attendait.)

La musique de l'eau, ordre de violence,
Aimante la marche, multiplie les alliances :
Elle dispense la manne de la lumière,
L'enseigne entre les branches
Qui frémissent de l'air ainsi détaillé.

Je l'approche à pas lents, libres et mesurés,
Chaque articulation, muscle, tendon, sujets
D'une matière qui brûle et soude un geste à l'autre,
Etre de lave
Tant que la danse agite ma chair de son bouillon,
Flambe, y tressaille mais selon
Le mode conjuguant le souple et l'intense,
Même que celui par quoi le paysage unanime
Se subtilise.

À faible distance, je tiens le gave en respect.
Je dicte à mon appétit sa conduite.
La marche vers la rive est d'un tempo réglé
Par le suspens des choses autour de moi
Où la promesse de la fuite fait une ponctuation.
Quelle crainte alors ?
Est-ce de l'irruption sur une scène qui ne m'attend pas ?
Que les circonstances, déparées de tout relief et de leur lignes frêles,
N'offrent plus d'appui, qu'elles se désunissent et, cendres, prolifèrent ?

Sur le bord, je m'arrête si près qu'à ma bouche montent
La sensation de l'eau, le goût, la fraîcheur et le souffle.
En poste sur la rive, vers les reflets j'engage
Les yeux, pointe et tranchant, mes armes assidues.
Épouseront-ils ce rythme de haute taille que je poursuis,
Ce rythme d'eau vive, de vif argent, de braise,
Puisque l'eau sous des ciels modifiés, je la vois dans sa course,
Somme d'images qui s'abrègent, choc d'accords sans suite ?

La silhouette inclinée est l'instrument jouant de la durée
Que le vent creuse et la rivière détruit.
Un rayon bref embrase l'eau,
Et dans l'entrelacs des branches, comme se déboîtant d'un vitrail liquéfié,
Les fragments amorcent une dérive vers l'aval,
Vers la masse que l'on soupçonne des figures (objets, passants, nuages)
Qui se mirèrent, s'accumulèrent, trouvèrent dans ces plis imprévus
L'instant d'un linceul.

Les circonstances font ici miroiter leur présence.

Le rapt s'organise avec une ardeur telle
Qu'il capte tout passage,
Réduit les proies de paysage à des formes qui flottent.
Rien ne retient le courant vorace.
Jamais il ne s'alourdit au poids de ce qui le raye.
Rien d'immense qui ne résiste.
Pas même le ciel clair
Corps céleste il y sombre
Aplati, démembré.

Que se trame-t-il dans le paysage ?
Quelle mesure de ruse ?
Les diverses barricades, je peux les franchir, les nommer,
Les parcelles de labours, les prés, la déclinaison des couleurs par grands
pans,
Les profils de l'ombre, l'escalade des volumes dans le ciel (sa plénitude)
Tout ce que le vent dispute à la lumière
Et tant de choses données pour tant d'autres soustraites
Au regard, que l'horizon hors d'atteinte précède :
Tout ce réseau disparate, le reflet le soumet
À sa loi qui est l'inverse de diluer.

L'invention du courant se résume à l'avidité de sa présence.

La proie saisie comme en un filet s'affranchit des mailles de la berge.
Le paysage est recueilli, s'oriente aussi vers quelque dénouement perpétuel car
La vertu de la rivière est de rendre le fugace intense,
De l'instruire dans la fougue.

(Pour évoquer la promenade, cette matinée tiède, sa teneur singulière, alliance inaccoutumée de délicatesse et de violence, quelques mots me viennent, que je voudrais exacts : « éclats », « pur », « foudre » et « bleu ». Autour d'eux ma pensée s'échauffe. Les images s'ordonnent et recomposent le cours idéalement fluide d'un souvenir que je reconduis ici, devant moi, sur la rive. Il y a quelques années, arrêté à ce même endroit j'observai le flux, écoutant les bruits, à l'affût de quelque chose : nommer la qualité d'une lumière ? éprouver la consistance de l'air ? ou comprendre par ma seule immobilité un fragment de la partition parfaite que jouait le silence ? L'événement qui m'éblouit fut d'un autre ordre. L'insistance de ma présence ouvrit à une autre durée. Mes perceptions se modifièrent. Le paysage m'apparaissait non pas épais, profond avec ses plans superposés mais à l'inverse

aplatis, sans rien de masqué, le regard tendant tout le visible, lignes et couleurs, suivant les deux dimensions d'une toile encadrée. J'avais l'illusion optique d'une surface et nul désir d'en franchir les limites quand, soudain, le paysage fut lacéré par le vol transversal d'un martin-pêcheur. Cela venait de la droite et disparut dans le coin supérieur opposé. Du concentré de bleu. Un pur éclat. Une diagonale irretraçable. Une masse, à la réflexion, fragile mais si dense qu'elle avait foudroyé le décor, l'avait incendié de sa flamme très froide.)

Mes yeux plongent accommodés à la fuite,
Fixant non le vide, se mesurent à l'inépuisable.
La main touche la surface, s'enfonce en des plis froids,
Savamment bouge les doigts, les écarte comme le peigne à filtrer l'or.

Des images que la transparence dissimulait,
D'amont, d'aval, m'arrachèrent à la rive que je crus vacillante.
Je m'éveillai à des aires mémorables.

M'est apparu le berceau liminaire
Façonné avec l'osier, avec les branches en tresses,
Avec le lit des feuilles, l'étoffe où les cris s'étranglent.
Les lignes s'en détachent sur un fond de massacres.
Le ciel est sans mobiles, les rayons de lumière accablent les environs
Et ne laissent nulle chance de gagner l'ombre, l'effacement.
Seule la surface prend le nouveau-né dans le fil de l'eau, comme en un récit,
Qui projette en l'espace, l'allonge parmi les nuages blancs et doux, l'épargne.
Le temps n'était pas à tuer.

Le parfum de la menthe sauvage couvre le duvet des feuilles.
Au détour du chemin, c'est l'endroit où plus tard
Des femmes en groupe trempent exactement leurs mains.
Elles ont tenu jusqu'au bout des brassées d'étoffes qu'elles jettent.
Quelques draps bons à froter, tordre, essorer, se déploient.
L'odeur du linge, des bras propres veinés de rouge, monte
Voisine des bêtes qui s'abreuvent. Et cela prend la consistance
De souffles chauds, de grandes langues remuées, de longs museaux noyés.

Des jeux il y en eut là, dans une ébauche continue.
Des enfants sondent le courant, les abords.
Ils échafaudent des barrages, apprivoisent les coins de vase, et vivent
Dans l'invention de gués à franchir.
Quand, loin des affûts, on s'expose pour d'une rive à l'autre rêver,

Que s'installe sans bruit l'abandon aux herbes foulées, aux ombres agrandies,
Un pur accouplement se crée entre la durée fauve qui s'étire et l'espace
approfondi.

L'attente, entre ramures et roseaux, croise les doigts,
Sa corbeille portant les provisions de la patience.

Le jour, après midi, pèse de sa chaleur très dense.
Les baigneurs font couler leurs vêtements de cette chair
Que l'eau et la lumière bientôt revêtent.
Filles ou garçons ont les bras mélangés.
Leurs épaules s'arrondissent tant que les mains en creux
S'abattent légères agiles aux façons d'oiseaux.
Les gestes souples démantèlent les corps de toute pose.
Ils sont si résolus dans la nonchalance, ces baigneurs
Qu'on les dirait en quête d'incarnation,
Créatures prêtes au sacre,
Et qu'elles estiment pour la première fois
L'étendue comme un arpent, de leur peau face au soleil, au vent,
Découvrent la grâce d'être à la façon d'un bloc stable, mobile, nu -
Un bloc dans la masse du paysage, qui s'y perd autant qu'il s'en dégage.

Alors le temps s'éternisait, comme d'un jour sans terme.
Mais la pensée de la nuit fléchissait chacun vers l'attitude
Où la volupté comme le fruit mûr enfin se charge d'un suc de gravité.

(à suivre...)
Avril 1996